



Banlieues 2005-2025

De la révolte à l'art / *From revolt to art*

sous la direction de / *edited by* Ilaria Vitali

eum

Experimetra

Collana di studi linguistici e letterari comparati
Dipartimento di Studi umanistici – Lingue, Mediazione, Storia,
Lettere, Filosofia

8

Collana diretta da Marina Camboni e Patrizia Oppici.

Comitato scientifico: Éric Athenot (Université Paris XX), Laura Coltelli (Università di Pisa), Valerio Massimo De Angelis (Università di Macerata), Rachel Blau DuPlessis (Temple University, USA), Dorothy M. Figueira (University of Georgia, USA), Susan Stanford Friedman (University of Wisconsin, USA), Ed Folsom (University of Iowa, USA), Luciana Gentili (Università di Macerata), Djelal Kadir (Pennsylvania State University, USA), Renata Morresi (Università di Macerata), Giuseppe Nori (Università di Macerata), Nuria Pérez Vicente (Università di Macerata), Tatiana Petrovich Njegosh (Università di Macerata), Susi Pietri (Università di Macerata), Ken Price (University of Nebraska), Jean-Paul Rogues (Université de Caen – Basse Normandie), Amanda Salvioni (Università di Macerata), Maria Paola Scialdone (Università di Macerata), Franca Sinopoli (Università di Roma La Sapienza).

Comitato redazionale: Valerio Massimo De Angelis, Renata Morresi, Giuseppe Nori, Tatiana Petrovich Njegosh, Irene Polimante.

In copertina: Steve Johnson (2018), *Pittura astratta blu, bianca e arancione*, pexels.com

Issn 2532-2389

Isbn 979-12-5704-068-0 (print)

Isbn 979-12-5704-069-7 (PDF)

Prima edizione: dicembre 2025

Copyright: ©2025 Autore/i

L'edizione digitale online è pubblicata in Open Access sul sito web eum.unimc.it secondo i termini della licenza Creative Commons Attribution-4.0 International CC BY 4.0, <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>.

eum - Edizioni Università di Macerata

Palazzo Ciccolini, via XX settembre, 5 – 62100 Macerata

info.ceum@unimc.it

<http://eum.unimc.it>

Il presente volume è stato sottoposto a *peer review* secondo i criteri di scientificità previsti dal Regolamento delle eum (art. 3) e dal Protocollo UPI (Coordinamento delle University Press Italiane).

Table des matières / *Table of contents*

	Ilaria Vitali
11	De la révolte à l'art: vingt ans de créations et de recherches
	Christina Horvath
29	Qu'est-ce qu'on attend à mettre le feu? Représentations de la surviolence policière et des formes de résistance collective dans les récits de banlieue
	Will Higbee
53	Intersectionality and the banlieue film: place – commonality – difference
	Stève Puig
77	Nouveaux médias, nouvelles représentations: «émeutes» et cultures urbaines (2005-2025)
	Francesca Aiuti
97	Abd Al Malik et la reformulation poétique de la notion de banlieue
	Rym Ben Tanfous
119	Fonctions sémiologiques et intertextuelles du fait-divers en littérature de banlieue
	Ioana Marcu
145	Banlieue en tension: entre oppression et explosion dans <i>Deux secondes d'air qui brûle</i> de Diaty Diallo
	Myriam Geiser
165	<i>Neuf-trois</i> (2025) de Anne Weber: Déambulations dialectiques
	Kathryn Kleppinger
191	The Marseille Exception? Literature in and of la ville phocéenne before and after 2005

	Ilaria Vitali
211	Le langage urbain comme acte performatif: le «paysage linguistique» des émeutes
	Juliet Carpenter, Christina Horvath
233	Littératures en Marges: un festival littéraire sur fond de révolte pour Nahel
	 La parole aux auteurs / <i>Authors' views</i>
	Laura Reeck
253	Entretien avec Faïza Guène: De <i>Kiffe kiffe demain</i> (2004) à <i>Kiffe kiffe hier?</i> (2024) – «je me débarrasse de la fiction comme on se débarrasse de sa dernière politesse»
	Christina Horvath
275	Porter la voix des quartiers populaires: entretien avec Fatima Ouassak
	Kathryn Kleppinger
291	Entretien avec Ridha Aati: le roman social marseillais
	Rym Ben Tanfous
309	«L'art c'est ce qui permet d'explorer l'homme»: entretien avec Insa Sané
333	Bibliographie / <i>Bibliography</i>
349	Notices biographiques / <i>Biographical notes</i>

In autumn 2005, I was a doctoral student in Francophone and Comparative Literature at the Sorbonne University. One evening I was on my way home when the subway stopped for security reasons: riots had broken out in the banlieue of Saint-Denis. At that time, no one knew how widespread they would become nor the impact they would have.

Riots in the banlieues as a sign of social unrest and discontent were nothing new – they had become a familiar occurrence since the 1980s and were likely to continue into the future – but the 2005 riots would be distinguished by their duration and intensity, as well as by considerable media coverage. While on the one hand, they were destructive, on the other hand, they marked a new wave of artistic creation. If that night marked the beginning of the riots, it also inaugurated watershed artistic production that would exert significant influence on the literary, musical and cinematic scenes in the ensuing years, which in turn contributed significantly to critical conversations and debate on the French banlieues. These were works by creators born and raised in France who used linguistic and cultural codes unique to their identities.

That autumn had a profound impact on the direction of my research, which henceforth would focus predominantly on the works of “Intrangers” authors, as I had defined them in my doctoral thesis – a concept derived from a neologism used by the Algerian writer Y.B. in *Allah superstar* (2003).

Since then, there have been innumerable books, conferences, readings with many voices having been heard... Some of these voices resonate in the pages of this volume, which aims to recount the pivotal artistic period around 2005 and consider it in

light of the contemporary era some twenty years later. The word “engagement” is perhaps considered unfashionable today, yet this is how I view the work of these creators and scholars who chose paths that were not always easy in order to contribute to the growth of knowledge and dialogue even when it was difficult, even when other choices would have been much easier.

Ilaria Vitali

Bologna, 27 octobre 2025

Ilaria Vitali

De la révolte à l'art: vingt ans de créations et de recherches

Un jeune homme en T-shirt blanc brandit une bouteille incendiaire dans sa main droite. Il se trouve au milieu d'une foule en ébullition, drapeaux flottants et figures entremêlées, dans ce qui semble être une émeute. La tension est palpable. Son corps est tendu, ses muscles contractés, exprimant une énergie explosive et une détermination farouche. Le contraste entre son T-shirt immaculé et la violence de son geste crée une tension saisissante, soulignant l'irruption brutale du conflit dans le quotidien.

Le passage ci-dessus ne décrit pas une scène de révolte urbaine¹, mais un tableau à l'huile grand format de Guillaume Bresson². Exposé dans les salles d'Afrique du Château de Versailles, à côté de toiles représentant la conquête coloniale française, le travail de l'artiste amène à réfléchir aux rapports de force entre «dominants» et «dominés», ainsi qu'à la persistance de modes d'action et de pensée qui tendent à reproduire

¹ L'emploi des mots «violences urbaines», «émeutes» ou «révoltes» (les trois catégories ayant dominé les débats publics) n'est pas sans conséquences. Kokoreff, Steinauer et Barron (*Les émeutes urbaines à l'épreuve des situations locales*, 2007) montrent qu'utiliser la locution «violences urbaines» signifie reprendre une «catégorie policière», particulièrement marquée idéologiquement; employer le mot «émeute» implique «insister sur le caractère spontané et non structuré des violences collectives mais aussi sur le rôle de la police, qui en est souvent la cible»; enfin, le terme de «révoltes» souligne la dimension contestataire et protestataire des événements, c'est pourquoi il sera privilégié dans le cadre de cette étude. Le mot «émeutes» sera également utilisé, car c'est en ces termes que les événements de l'automne 2005 sont entrés dans le discours historiographique.

² Guillaume Bresson, *Sans titre*, huile sur toile, 2006. Cfr. le catalogue de l'exposition: *Guillaume Bresson Versailles*, Paris, In Fine éditions d'art, 2025. On peut visionner l'œuvre de l'auteur ici: <<https://youtu.be/acyOowR5GLg>>, consulté le 11 juillet 2025.

dans l'espace français une sorte de «théâtre colonial»³. Situé au centre-gauche de la composition, le jeune homme de Bresson semble incarner l'esprit de révolte et la colère collective qui animent les émeutes urbaines. Mais cette toile, avec les autres du même artiste exposées à Versailles, nous fait surtout comprendre que l'art naît souvent de la contestation, que ce soit contre l'ordre social, politique ou esthétique établi.

La rétrospective consacrée au “Caravage des banlieues” par le Château de Versailles n'est que l'une des grandes expositions parisiennes qui réinscrivent les banlieues dans le récit patrimonial en cette année 2025, qui marque le 20^e anniversaire des émeutes en banlieue les plus violentes qui aient jamais secoué la France. Au Palais de Tokyo, «La Cité du Turfu» montre un projet initié en 2018 par Dôme Collectif en partenariat avec l'association Asad, où un groupe d'adolescents de La Courneuve s'empare des outils de la science-fiction pour imaginer l'avenir du Mail de Fontenay, un bâtiment emblématique promis à la démolition. Présentée dans la Chambre des Échos, cette exposition montre les idées développées par ces jeunes à travers des ateliers créatifs, témoignant de leur capacité à déconstruire les récits dominants pour réinventer leur propre histoire. Le projet s'ancre dans l'Appartement 101, un véritable logement du bâtiment transformé en espace de création qui lutte contre le «regard colonial» en soutenant la réappropriation des savoirs minorisés.

De l'autre côté de la ville, l'exposition «Banlieues chéries» au Palais de la Porte Dorée s'inscrit également dans ce mouvement de patrimonialisation et témoigne de l'engagement du Musée national de l'Histoire de l'immigration à lutter contre les idées reçues en offrant une image plus juste de ces territoires méconnus. Elle rassemble plus de deux cents documents d'archives, peintures, installations, vidéos, photographies et témoignages pour explorer ces banlieues comme des lieux de mémoire et de transmission, permettant de les appréhender comme un «espace

³ Didier Lapeyronnie, *La banlieue comme théâtre colonial, ou la fracture coloniale dans les quartiers*, in Pascal Blanchard, Nicholas Bancel, Sandrine Lemaire (dir.), *La fracture coloniale*, Paris, La Découverte, 2005, pp. 209-218.

vécu, ressenti et habité»⁴ plutôt qu'un simple objet d'analyse quantitative. De la ceinture rouge à la «crise des banlieues», en passant par la construction des grands ensembles, l'exposition donne à voir une multiplicité de points de vue de la fin du 19^e siècle à nos jours, questionnant les représentations réductrices souvent associées à ces espaces. Car les périphéries sont le reflet d'une richesse sociale et culturelle constitutive de l'histoire de la France.

Espace liminal d'exclusion/inclusion, à la fois interne et externe à la ville, la banlieue française doit son nom au droit féodal, selon lequel elle désignait un territoire d'une lieue de large où s'exerçait le droit de ban. Ce terme a toutefois été resémantisé par de nombreux écrivains et artistes qui le rattachent à l'ancienne pratique de la mise au ban, en révélant ainsi la forte tendance ghettoïsante à la base de l'organisation architectonique, sociale et culturelle de ces espaces suburbains. Aujourd'hui majoritairement habitée par de nouveaux Français d'origines Autres⁵, la banlieue devient le territoire idéal pour examiner la représentation des pouvoirs et la mise en œuvre de nouvelles formes d'engagement qui, à partir de pratiques de révolte et de résistance sédimentées, acquièrent de nouveaux sens. Vingt ans après les émeutes qui ont marqué l'automne 2005, considérées en France comme les plus significatives après mai 1968, ce volume propose de faire un tour d'horizon, en prenant en considération les aspects multiples de la «parole des marges». Car l'art peut naître aussi de l'indignation sociale et transformer la protestation en création.

⁴ Chaïma Drira, *La banlieue à l'épreuve du sensible. Expériences, récits et attachements*, «Mondes & Migrations», 1349, avril-juin 2025, p. 66.

⁵ Dans ma thèse de doctorat, puis dans plusieurs articles et dans un ouvrage publié en 2011, j'avais employé le mot «intrangers» pour désigner les écrivains d'origine postcoloniale nés en France, majoritairement issus des banlieues. Ce terme transposait sur le plan de la critique littéraire un néologisme fictionnel de l'écrivain algérien Y.B., qui désignait, lui, les personnes avec une double appartenance problématique, qu'il qualifiait également «d'origine difficile». Cfr. Ilaria Vitali (dir.), *Intrangers*, tome I, Louvain-La-Neuve, Academia, 2011.

2005, année charnière

Tout commence le soir du 27 octobre 2005, à Clichy-sous-Bois, lorsque deux adolescents, Zyed Benna et Bouna Traoré, sont en train de rentrer chez eux pour la rupture du jeûne du ramadan après un match de foot. Pour fuir un contrôle d'une patrouille de police qui les soupçonne d'avoir commis un vol sur un chantier, ils se réfugient dans un local transformateur EDF, où ils trouvent la mort par électrocution. Un troisième garçon, Muhittin Altun, grièvement brûlé, parvient à s'extraire des flammes et à alerter d'autres personnes.

La mort des deux adolescents exacerbe un sentiment de malaise profondément ancré et constitue l'étincelle à l'origine des trois semaines de révoltes qui vont s'ensuivre. L'explosion d'une grenade lacrymogène lancée par les forces de l'ordre à l'intérieur de la mosquée Bilal de Clichy-sous-Bois le dimanche 30 octobre ne fait qu'augmenter les tensions: les émeutes sont virulentes au point que le 8 novembre 2005 le gouvernement décrète l'état d'urgence, mesure exceptionnelle qui réactive une loi du 3 avril 1955 permettant aux préfets d'instaurer le couvre-feu et à la police de perquisitionner à domicile de jour et de nuit. Votée pendant la guerre d'Algérie, la mesure est lourde de symboles dans un contexte social où les séquelles du colonialisme français persistent encore aujourd'hui.

À partir des années quatre-vingt, les banlieues françaises avaient déjà été le théâtre de plusieurs révoltes, suivant un schéma récurrent – décrit, entre autres, par Didier Lapeyronnie – qui démarrait souvent d'une «bavure policière» entraînant la mort d'un habitant des cités, parfois mineur. La question des émeutes en banlieue n'était donc pas nouvelle en 2005. Toutefois, les troubles des années deux mille, outre le fait d'avoir bénéficié d'une couverture médiatique exceptionnelle, n'avaient pas eu de précédent en ce qui concerne leur extension et leur durée. En ce sens, 2005 est une année charnière. À partir de ce moment, la soi-disant «crise des banlieues» est devenue l'objet de nombreuses études (Bernard Wallon en recense des milliers)⁶.

⁶ Bernard Wallon (dir.), *Banlieues vues d'ailleurs*, Paris, CNRS Éditions, 2016, p. 9.

Dans le domaine sociologique, Didier Lapeyronnie, Hugues Lagrange et Marco Oberti, entre autres, ont analysé les causes structurelles des émeutes, soulignant le rôle des inégalités et des mécanismes d'exclusion sociale dans les quartiers populaires. En anthropologie urbaine, Michel Kokoreff a éclairé les dynamiques internes des quartiers et les relations complexes entre habitants, institutions et forces de l'ordre. Gérard Mauger a inscrit ces événements dans la continuité des mouvements sociaux français, établissant des parallèles avec les révoltes urbaines des années 1980. L'analyse médiatique a été approfondie par des chercheurs comme Béatrice Turpin ou Julie Sedel, qui ont étudié l'influence du traitement journalistique sur la perception publique des événements⁷.

Mais, et c'est ce qui nous intéresse le plus, cette année charnière a également marqué la (re)naissance d'un nombre impressionnant d'œuvres artistiques plaçant la banlieue au cœur de leurs représentations, dans les domaines de la littérature, du cinéma ou de la musique. L'émergence de ces créations s'inscrit dans une démarche d'urgence, celle de narrer des réalités sociales souvent méconnues, offrant un éclairage interne, en mettant au centre de la scène ceux qui en étaient normalement exclus. Nées de la nécessité de raconter, ces œuvres ont permis de mettre en lumière la manière dont les dynamiques de violence s'entrelacent avec les questions cruciales d'identité, d'appartenance et de reconnaissance.

Dans le domaine littéraire, la période post-2005 a marqué la création de collectifs – dont le plus célèbre est *Qui fait la France?*, né «d'une rencontre d'indignations» – qui revendiquaient une posture engagée et partageaient la lutte «pour une reconnaissance des territoires en souffrance»⁸. Ils s'attachaient

⁷ Voir, entre autres, Kokoreff et Lapeyronnie, *Refaire la cité. L'avenir des banlieues*, Paris, Éditions du Seuil, 2013; Hugues Lagrange et Marco Oberti (dir.), *Sociétés et jeunesses en difficulté*, 2, Automne 2006, mis en ligne le 23 octobre 2006. URL: <<http://journals.openedition.org/sejed/224>>, consulté le 25 août 2025. Béatrice Turpin, *Discours et sémiotisation de l'espace: les représentations de la banlieue et de sa jeunesse*, Paris, L'Harmattan, 2012; Julie Sedel, *Les médias et la banlieue*, Lormont, INA/Bord-de-l'eau, 2013 [2009].

⁸ Ilaria Vitali, «À l'avant-garde du réel». Interview avec Mohamed Razane et Karim Amellal du Collectif *Qui fait la France?*, in Ead. (dir.), *Les Manifestes littéraires*

à décrire la France avec réalisme, en tenant compte de sa diversité culturelle et linguistique, héritée en grande partie de son passé colonial. Après 2005, les banlieues étaient de plus en plus racontées par ceux qui y vivaient et en connaissaient bien les rouages. Dans leurs récits, ces auteurs accordaient une attention particulière aux raisons des émeutes: des romans comme *Dit violent* de Mohamed Razane (2006) ou *Le Poids d'une âme* de Mabrouck Rachedi (2006) mettaient en exergue la représentation des tensions sociales, en donnant de la profondeur de champ aux événements. Vingt ans plus tard, cette posture engagée n'a pas disparu, même si les modalités narratives ont évolué pour répondre aux changements sociaux. Dans le contexte contemporain, des romans comme *Deux secondes d'air qui brûle* (2022) de Diaty Diallo ou *Banale flambée dans ma cité* (2024) de Rachedi mettent en lumière les transformations de la révolte urbaine; d'autres ouvrages, tels que *Comme Ali* (2025) de Fatima Ouassak, politologue et militante, ou *Comme nous existons* (2021) de Kaoutar Harchi, écrivaine et chercheuse, dévoilent l'évolution des dynamiques sous-jacentes, tout en les analysant avec subtilité sous un angle méta-critique.

Cet essor est allé de pair avec le développement de la recherche: les productions littéraires post-2005 ont fait l'objet d'un nombre conséquent d'essais, plusieurs études ayant été consacrées à ces ouvrages, dans le but de faire sortir de l'anonymat des auteurs qui donnaient voix aux marges⁹. L'étude de la traduction et de la réception de ces œuvres littéraires en dehors de l'Hexagone a également contribué à élargir le débat, les chercheurs ayant donné écho à la question provocatrice posée par Bernard Wallon dans *Banlieues vues d'ailleurs*: «Et si les autres voyaient mieux ce qui est à l'œuvre chez nous?»¹⁰.

au tournant du XXI^e siècle, «Francofonia», 59, 2010, pp. 125-126.

⁹ Voir à ce propos, entre autres, Alec G. Hargreaves, *De la littérature «beur» à la littérature de «banlieue»: des écrivains en quête de reconnaissance*, «Africultures», 97, 2014; Christina Horvath, *Écrire la banlieue dans les années 2000-2015*, dans Wallon, *Banlieues vues d'ailleurs*, cit., pp. 47-68; Stève Puig, *Littérature urbaine et mémoire postcoloniale*, Paris, L'Harmattan, 2019. Sur la question post-migratoire, on lira avec profit Kathryn Kleppinger et Laura Reeck (dir.), *Post-migratory Cultures in Postcolonial France*, Liverpool, Liverpool University Press, 2018.

¹⁰ Wallon, *Banlieues vues d'ailleurs*, cit., p. 9; voir à ce sujet, Ilaria Vitali

Un essor significatif s'est également observé dans le domaine du «cinéma de banlieue», qui a connu un nouvel élan après 2005. Ce courant, qui a émergé dans les années 1960 et a rejoint le grand public dans les années 1990 avec *La Haine* (1995) de Mathieu Kassovitz, se distingue par sa capacité à ancrer ses récits dans la réalité sociale des quartiers populaires. Grâce aussi à la création d'associations comme Kourtrajmé, cette production filmique s'est encore épanouie. Ne se contentant pas de refléter les tensions identitaires et sociales qui caractérisent ces territoires, elle les analyse et les met en perspective, offrant ainsi un regard critique sur les enjeux de classe – et de genre¹¹ – qui y sont présents. Aujourd'hui, la représentation des émeutes y occupe une place considérable – on pense, entre autres, à *Athena* (2022) de Gavras. Grâce à sa capacité à toucher un large public, ce courant, qui compte parmi ses membres des réalisateurs comme Ladj Ly, Romain Gavras, Kery James ou Céline Sciamma, contribue particulièrement au débat public sur l'intégration et l'exclusion sociale. Les recherches dans ce domaine ont mis en lumière, d'une part, la filiation de ce courant avec le «cinéma beur» et, d'autre part, son ouverture sur la scène internationale (n'oublions pas que *Les Misérables* de Ladj Ly a été sélectionné comme meilleur film étranger aux Oscars 2020)¹².

Au-delà de la littérature et du cinéma, la musique dite urbaine, et plus particulièrement le genre de l'hip hop, a démontré son rôle en tant que mode d'expression privilégié des jeunes issus des banlieues françaises. Le rap ou encore le slam, avec des artistes comme Abd Al Malik, Booba, Médine, Rocé ou Grand Corps Malade, sont devenus des vecteurs de critique so-

(dir.), *Traduire la banlieue: pratiques, enjeux et perspectives*, «TTR: Traduction, Terminologie, Rédaction», 31.1, 2018.

¹¹ Sur la question du genre on lira Mame-Fatou Niang, *Identités Françaises: Banlieues, Féminités et Universalisme*, Leiden Boston, Brill Rodopi, 2019.

¹² Voir Carrie Tarr, *Reframing Difference: Beur and Banlieue Film making in France*, Manchester and New York, Manchester University Press, 2005; Will Higbee, *Post-Beur Cinema: North African Émigré and Maghrebi-French Filmmaking in France Since 2000*, Edinburgh, EUP, 2013; Laura Reeck, *Gender and Genre in Banlieue Film, and the Guerrilla Film Brooklin*, «Romance Studies», 36.1-2, 2018, pp. 76-90; Julia Dobson, *Dislocations: Mapping the Banlieue*, in David Forrest, Graeme Harper and Jonathan Rayner (edited by), *Filmurbia: screening the suburbs*, London, Palgrave MacMillan, 2017, pp. 29-48.

cialité et d'affirmation identitaire. La représentation musicale des émeutes, présente dans de nombreux morceaux, commence dès 2006 avec la publication de l'album *Morts pour rien*, qui rend hommage à Zayed et Bouna et qui a réuni des artistes de renom tels qu'Akhenaton ou Kery James. Du point de vue scientifique, les études ont analysé la manière dont la musique peut articuler revendications politiques et stratégies de reconnaissance, tout en questionnant les stéréotypes associés aux quartiers populaires et en contribuant à redéfinir les codes culturels français contemporains¹³. La recherche s'est concentrée également sur la dimension linguistique, étudiant l'usage de l'argot, du verlan et des emprunts aux langues d'héritage comme marqueurs identitaires employés dans ces productions artistiques¹⁴.

Ainsi, une riche littérature scientifique a accompagné la production artistique de la période post-2005, étudiant la banlieue sous ses différents aspects dans une perspective de plus en plus interdisciplinaire, qui s'avère indispensable pour comprendre les dynamiques en jeu. D'ailleurs, la porosité croissante entre les genres et les médias rend aujourd'hui une approche globale nécessaire.

¹³ Loïc Lafargue de Grangeneuve, *Politiques du Hip-Hop. Action publique et cultures urbaines*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008; Laurent Béro, *Le rap français, un produit musical postcolonial?*, «Volume!», 6.1-2, 2008, pp. 61-79; Martin Denis-Constant, *Quand le rap sort de sa bulle. Sociologie politique d'un succès populaire*, Paris, Irma/Seteun, 2010; Karim Hammou, *Une Histoire du rap en France*, Paris, La Découverte, 2012. Les rapports entre musique hip hop et littérature ont également été étudiés. Voir Bettina Ghio, *Sans fautes de frappe, Rap et littérature*, Marseille, Le mot et le reste, 2016; Ead., *A l'ammoniaque: Rap, trap et littérature*, Marseille, Le mot et le reste, 2024; Francesca Aiuti, *Letteratura e musica rap in Francia. Le seconde generazioni migranti come bacino d'innovazione socio-culturale*, Turin, L'Harmattan Italie, 2024.

¹⁴ Françoise Gadet (dir.), *Les parlers jeunes dans l'Ile-de-France multiculturelle*, Paris, Ophrys, 2017; Fabrizio Impellizzeri, *Parcours variationnels du français contemporain*, «Repères – Dorif», 8, 2015. <<https://www.dorif.it/reperes/category/8-parcours-variationnels-du-francais-contemporain/>>, consulté le 5 juillet 2025. Certains vont jusqu'à identifier une variété spécifique des cités: cfr. Jean-Pierre Goudaillier, *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1997, nouvelle éd. 2019.

Nouveaux regards sur les banlieues

Les études qui suivent interrogent les actes créateurs et performatifs qui peuvent naître de la révolte, et s'inscrivent dans une démarche de déconstruction de la fabrique des stéréotypes associés aux banlieues dans le discours sociétal, en apportant un éclairage plus complexe sur le sujet. Objet d'un discours médiatisé souvent disqualifiant, comme le souligne Marie Poinot, «les banlieues sont peu écoutées dans la société française»¹⁵, et il n'est peut-être pas anodin que la plupart des chercheurs dans ce domaine – dont ceux qui ont contribué à ce volume – travaillent dans des universités hors de France.

Dans l'article qui ouvre ce volume, Christina Horvath offre une synthèse éclairante sur l'évolution des récits sur la banlieue en se concentrant sur l'émergence d'une nouvelle métaphore: l'incendie. La chercheuse examine trois ouvrages récents – *Comme nous existons* (2021) de Kaoutar Harchi, *Deux secondes d'air qui brûle* (2022) de Diaty Diallo et *Comme Ali* (2025) de Fatima Ouassak – qui explorent cette métaphore incendiaire pour représenter la violence policière systémique et les formes de résistance collective. L'analyse démontre que ces œuvres des années 2020 dépassent la métaphore de la chute présentée dans *La Haine* (1995) de Mathieu Kassovitz pour proposer celle du feu purificateur et libérateur, inaugurée par *Les Misérables* (2019) de Ladj Ly. En effet, les trois autrices abordent les thèmes de la répression quotidienne, des meurtres policiers et des insurrections, révélant un système néocolonial qui nie aux jeunes racisés le droit à l'enfance et à la pleine citoyenneté. La violence policière y est présentée non comme des «bavures» accidentelles, mais comme un phénomène structurel enraciné dans l'héritage colonial. Chaque roman propose des stratégies de résistance différentes: l'émancipation par la connaissance chez Harchi, la destruction symbolique purificatrice chez Diallo, et la révolte enfantine utopique chez Ouassak. Ces récits transforment l'espace fictionnel en laboratoire d'expérimentation de nouvelles formes

¹⁵ Marie Poinot, *Banlieues en (re)composition*, «Mondes & Migrations», 1349, avril-juin 2025, p. 3.

de mobilisation collective et de solidarité pour les «damnés de l'intérieur».

Will Higbee examine les transformations du «cinéma de banlieue» à travers le prisme de l'intersectionnalité, analysant comment l'espace, l'identité et le pouvoir s'articulent dans les représentations filmiques de la périphérie urbaine française. L'auteur retrace l'histoire du genre depuis les années 1960 jusqu'aux productions contemporaines, soulignant que si des films comme *Le Thé au harem d'Archimède* (1985) et *La Haine* (1995) privilégiaient des narratifs masculins centrés sur la solidarité de classe, les créations récentes telles que *Bande de filles* (2014), *Divines* (2016), *Les Misérables* (2019) et *Gagarine* (2020) offrent des perspectives plus nuancées intégrant les questions de genre, d'âge et d'appartenance culturelle. L'analyse révèle une tension entre la représentation de la différence et celle de la communauté, où l'intersectionnalité permet de comprendre les dynamiques identitaires multiples qui se déploient dans l'espace cinématographique de la banlieue. L'étude démontre que si les films contemporains élargissent la portée thématique et esthétique du genre en défiant la domination des récits masculins, ils risquent parfois de perdre l'investissement dans le lieu et la reconnaissance de la communauté caractéristiques des œuvres antérieures. Higbee conclut que pour mieux articuler les systèmes d'oppression et de privilège qui se chevauchent, le cinéma de banlieue contemporain doit réinvestir dans la notion de lieu comme site de mémoire, de résistance et d'imagination, permettant une pluralité de représentations des réalités vécues par ces communautés souvent négligées ou mal représentées.

Stève Puig poursuit le bilan de l'évolution des cultures urbaines en France, en analysant notamment l'influence des nouveaux médias. L'auteur montre comment l'émergence des réseaux sociaux et des médias indépendants a permis aux habitants de ces quartiers de se réapproprier leur image, contrant les stéréotypes véhiculés par les médias mainstream. Des plateformes comme *Bondy Blog*, *Banlieusard Nouveau* ou *L'Étincelle média* offrent désormais des narratifs alternatifs centrés sur les initiatives positives plutôt que sur le sensationnalisme. Parallèlement, les cultures urbaines se sont imposées dans le paysage culturel

français et étranger, avec l'essor d'artistes visuels tels que Mohamed Bourouissa ou Ladj Ly. L'étude met également en lumière le rôle crucial de la littérature et des musiques urbaines dans la préservation de la mémoire des émeutes de 2005 et de 2023. Ces formes d'expression artistique militante constituent une riposte aux discours étatiques et documentent une histoire alternative de ces espaces stigmatisés, contribuant ainsi à une *streetologie*¹⁶ qui valorise les savoirs populaires.

À la culture urbaine est consacré également l'article de Francesca Aiuti, qui examine la reformulation poétique de la notion de banlieue dans l'œuvre d'Abd Al Malik, artiste pluridisciplinaire qui s'attache à déconstruire la perception négative de ces territoires urbains souvent stigmatisés. La chercheuse analyse notamment comment l'auteur arrive à dépasser les représentations médiatiques réductrices à travers une approche transmédiatique mobilisant littérature, musique et cinéma. Par sa démarche esthétique, Abd Al Malik déconstruit en effet les oppositions binaires centre/périphérie pour révéler la complexité existentielle de la banlieue et construire un «faire peuple» inclusif. Aiuti souligne l'originalité de cette poétique qui transforme la banlieue en espace de création et de dignité, participant ainsi à une réconciliation symbolique entre périphérie et République.

Rym Ben Tanfous étudie, quant à elle, la «littérature fait-diversière» née à la suite des émeutes. La chercheuse analyse avec finesse l'emploi tantôt sérieux tantôt ironique du dispositif du fait divers, littéralement en marge de la littérature à l'instar des écrivains qui l'exploitent, souvent marginalisés par l'establishment littéraire parisien. L'hypothèse émise est que le fait divers en tant que discours déterminant les représentations sociales concernant les individus de banlieue en impacte la sémiotisation et que, par sa tendance au basculement soudain, il permet de mettre en relief l'absence d'un «point de repère stable et durable»¹⁷ tant sur le plan symbolique qu'éthique. Dans le corpus établi par Ben Tanfous, qui comprend des romans parus entre

¹⁶ Cfr. Ulysse Rabaté, *Streetologie: savoirs de la rue et culture politique*, Rennes, Éditions du commun, 2024.

¹⁷ Nina Bücker, *Les geôles de la différence? Quêtes identitaires post-migratoires d'une minorité noire en France urbaine*, Berlin, Peter Lang Verlag, 2013, p. 102.

1999 et 2010, la fictionnalisation ne s'opère plus dans le sillage de la veine réaliste, dont elle est héritière: le fait divers est devenu désormais un ressort narratif qui estompe les frontières entre réalité et fiction par le biais de plusieurs procédés, dont la technique de l'*over-plotting*, la métafiction, ou bien la déstructuration du récit et la remise en question énonciative autocritique. Ben Tanfous conclut que c'est en tant qu'élément intertextuel et polyphonique que le fait divers s'impose comme un fil conducteur dans l'esthétique des romans étudiés. Elle termine en s'interrogeant sur la reprise de ce procédé après les émeutes de 2023, qui pourraient déclencher un exploit narratif comparable à celui qui a suivi les révoltes de 2005.

Dans l'étude suivante, Ioana Marcu analyse en détail le roman *Deux secondes d'air qui brûle* de Diaty Diallo. L'article examine comment l'écrivaine renouvelle la littérature urbaine contemporaine en construisant un espace romanesque tridimensionnel (sous-sol, surface, toits) structuré autour de la «pyramide», symbole central du quartier dans le roman. Marcu analyse la manière dont Diallo transpose la violence policière et le racisme structurel dans une écriture performative, caractérisée par une langue hybride, mêlant argot, verlan et oralité. L'article inscrit ce roman dans une littérature du réel post-2005, transformant l'espace urbain en personnage à part entière et donnant voix à une jeunesse «racisée» souvent réduite au silence. L'explosion finale de la pyramide par les protagonistes constitue un acte de résistance symbolique face à l'oppression systémique. Marcu positionne cette œuvre comme fondatrice d'une nouvelle forme de littérature engagée, féminisée et post-Black Lives Matter, qui refuse toute posture victimaire pour affirmer une identité collective insoumise et poétique.

Myriam Geiser aborde le sujet des banlieues sous un angle différent, en analysant le roman autofictionnel *Neuf-Trois* (2025) de l'écrivaine d'origine allemande Anne Weber. Les promenades périphériques de l'écrivaine avec son ami franco-algérien Hocine, grandi dans le département de la Seine-Saint-Denis, pour la réalisation d'un film documentaire, deviennent vite un prétexte pour mieux comprendre la banlieue. Comme le souligne Geiser, la narratrice est pleinement consciente de son rôle délicat

dans l'exploration et dans la représentation d'espaces communément perçus comme "quartiers sensibles" ou "défavorisés"; cependant, «[l]a particularité du mode narratif qui accompagne ce bilan critique d'une introspection permanente et d'une légère pointe d'autodérision, se manifeste dans une forme de sincérité désarmée qui empêche le récit de glisser vers la dénonciation moralisatrice» (p. 189). Au cours de ses déambulations sur la trace de l'histoire des populations marginalisées, l'écrivaine arpente donc les zones extra-muros, en suivant les traces des destins anonymes et des oubliés de l'Histoire. L'origine germanique de Weber lui permet également d'avoir une sensibilité particulière au sujet de la cité de la Murette, employée par les nazis comme camp d'internement des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. L'autrice soulève alors une question troublante, se demandant si «n'importe quelle barre d'immeubles ne se prêterait pas tout aussi bien à être transformée en camp d'internement, autrement dit si ces barres ne sont pas déjà des camps, du moins des camps en puissance qu'il suffit de fermer, de doter d'une surveillance et de rebaptiser pour qu'elles en deviennent un au jour du lendemain»¹⁸.

L'article suivant, signé par Kathryn Kleppinger, analyse en contrepoint la situation marseillaise, caractérisée par un certain calme en novembre 2005. En effet, lorsque les émeutes avaient éclaté dans toute la France, Marseille avait attiré l'attention des analystes internationaux pour son climat de relative paix par rapport à d'autres villes comme Paris, Toulouse ou Lyon. Si plusieurs chercheurs ont attribué cet exceptionnalisme à la forte identité locale des habitants, Kleppinger propose de vérifier cette hypothèse par le biais d'une analyse des romans publiés par des écrivains marseillais dans les années précédant et suivant 2005. Elle offre ainsi une perspective plus riche et nuancée sur les aspirations et les désillusions des jeunes, en particulier dans les Quartiers Nord de la ville. Dans leurs ouvrages, des auteurs tels que Salim Hatubou, Ridha Aati et Youssef Djibaba mettent en lumière la manière dont la jeunesse manifeste une forme d'at-

¹⁸ Anne Weber, *Neuf-trois. Roman itinérant*, Paris, Éditions Philippe Rey, 2025, p. 167.

tachement à la Cité phocéenne, tout en exprimant les tensions entre l'aspiration à la réalisation de soi et les obstacles perçus sur la voie de l'émancipation sociale. Dans les romans en question, les écrivains mettent en exergue des jeunes confrontés à la discrimination et au racisme, qui s'interrogent sur leur avenir en France. Malgré la frustration qu'ils éprouvent, aucun d'entre eux n'est pourtant tenté de porter atteinte à leur communauté d'origine, qu'ils considèrent au contraire comme une source d'inspiration. Leur loyauté envers la ville les dissuade ainsi de se confronter aux autorités. À bien des égards, ces romans confirment donc les arguments avancés à l'automne 2005 pour expliquer les raisons pour lesquelles Marseille n'avait pas connu le même sort que d'autres grandes villes françaises. Néanmoins, Kleppinger conclut son article en se demandant dans quelle mesure cette dynamique perdure aujourd'hui. Les manifestations qui ont éclaté en juin 2023 dans toute la France, y compris à Marseille, en réponse à la mort de Nahel Merzouk, signalent que la ville a changé. Il reste à déterminer si et comment Marseille parviendra à restaurer son sentiment de fierté identitaire, qui s'est avéré essentiel à la préservation de la paix sociale.

Dans mon article, j'étudie les langages des émeutes de 2005 à l'aide de l'approche du «paysage linguistique», appliquée pour la première fois aux créations langagières des banlieues. Entendu comme la présence visible des langues dans l'espace public, le «paysage linguistique» s'inscrit à la croisée de la sociolinguistique, de l'analyse du discours, de la géographie culturelle et des études urbaines. A travers trois exemples emblématiques, j'analyse comment les habitants des cités ont exprimé leur révolte dans l'espace public par des actes langagiers créatifs et performatifs, dépassant ainsi les stéréotypes associés à la variété des banlieues (le «français des cités»), souvent perçue comme un «langage de haine». En effet, l'analyse révèle des formes de contestation complexes mobilisant diverses ressources sémiotiques, dont le dispositif postcolonial du «Writing Back to the Center». L'approche du paysage linguistique permet de faire émerger une profonde conscience identitaire, voire politique, reflétant les enjeux sociaux et culturels de la banlieue et la persis-

tance des revendications de justice dans les mouvements contestataires contemporains.

Il convient enfin de souligner à quel point les projets participatifs transforment les banlieues en espaces foisonnants de créativité, d'avant-garde et d'invention d'un multiculturalisme populaire qui s'affranchit des perspectives dominantes. «Par la densité de leur tissu associatif, les banlieues demeurent le théâtre de luttes pour un logement digne, une meilleure intégration et davantage de solidarité. Des actions collectives y mobilisent contre le racisme, l'insécurité et les violences policières»¹⁹. Dans cet ordre d'idées, Christina Horvath et Juliet Carpenter nous invitent à reparcourir les étapes de la première édition du Festival des Littératures en Marges (FLEM) dans le dernier article de cette première section. Le festival, qui s'est tenu du 29 juin au 2 juillet 2023 à Saint-Denis, visait à légitimer les littératures périphériques et à déstigmatiser les banlieues en s'inspirant du modèle brésilien du FLUP (Festival littéraire des périphéries urbaines) et des méthodes de co-création. L'événement a réuni des artistes et des chercheurs autour d'ateliers, de performances et de débats, dans un contexte marqué par les émeutes survenues à la suite de la mort de Nahel Merzouk. Carpenter et Horvath évaluent dans quelle mesure le FLEM a réussi à valoriser les voix marginalisées, à créer des espaces de dialogue interculturel et à développer les capacités créatives locales, tout en soulignant les défis liés au manque de visibilité institutionnelle et aux tensions entre objectifs académiques et engagement public.

La parole aux auteurs

La seconde section du volume donne la parole à des écrivains et artistes. Dans l'esprit de ce champ de recherche, qui a toujours favorisé l'échange avec les auteurs, nous proposons ici quatre entretiens avec des voix remarquables. Dans la première interview, Laura Reeck dialogue avec Faïza Guène, en analysant l'œuvre de l'autrice sur vingt ans, de *Kiffe kiffe demain* (2004)

¹⁹ Poinso, *Banlieues en (re)composition*, cit., p. 3.

à *Kiffe kiffe hier?* (2024). On découvre d'abord l'évolution de la posture auctoriale de l'écrivaine, dont l'œuvre n'a fait que s'épanouir au cours des dernières décennies. L'apport crucial de Guène réside sans doute dans sa contribution à la représentation littéraire d'une banlieue loin des clichés, décrite avec une voix irrévérencieuse et pleine d'ironie, mais son œuvre se double également d'une valeur critique et politique lorsqu'elle révèle la violence symbolique subie par les générations immigrées – notamment à travers le concept de «discrétion» développé dans le roman homonyme – et appelle à une rupture avec les «fables» nationales. Aujourd'hui, Guène refuse le rôle de porte-parole imposé et dénonce le modèle assimilationniste français. Laura Reeck propose une fine analyse de cette trajectoire littéraire, situant l'œuvre de Guène dans le contexte post-2005, pour ensuite l'élargir à de nouvelles formes de narration: l'entretien montre la transition de Guène vers un genre d'écriture hybride qui intègre l'autobiographie, abandonnant la pure fiction «comme on se débarrasse de sa dernière politesse» (p. 268).

L'entrevue avec Fatima Ouassak, réalisée par Christina Horvath dans le cadre du Festival des Littératures en Marges en juillet 2023, explore le rapport de l'autrice à l'écriture en tant qu'outil de lutte politique. Ouassak, militante antiraciste et féministe, cofondatrice de l'organisation Front de Mères, conçoit ses livres comme des outils de visibilisation des luttes des quartiers populaires à forte présence immigrée. L'entrevue, contextualisée par la mort de Nahel Merzouk, illustre la manière dont les institutions attendent des mères de jeunes de ces quartiers qu'elles appellent au calme lors des soulèvements populaires. Ouassak développe le concept de «Mère Dragon» en opposition à celui de «Mère Tampon» imposé par l'État, et montre aussi comment les mères «racisées» des quartiers populaires sont systématiquement soupçonnées de porter des projets politiques masqués dès qu'elles s'engagent collectivement. Elle prône une approche collective plutôt qu'individuelle, s'inspirant de l'histoire des luttes anticoloniales algériennes où les mères ont joué un rôle politique central.

Dans l'entretien de Kathryn Kleppinger avec l'écrivain marseillais Ridha Aati, l'auteur retrace son parcours littéraire

depuis la publication de son premier roman *La Cité du fada* (2000), né d'ateliers d'écriture organisés par l'ACELEM dans les Quartiers Nord de Marseille. Aati évoque sa formation autodidacte, influencée par des lectures variées allant de Victor Hugo à Mark Twain, et sa volonté de donner une voix authentique aux quartiers populaires marseillais, loin des clichés médiatiques. Il explique son choix d'un mélange de genres littéraires (polar, témoignage social) pour rendre la littérature accessible à un public élargi, tout en abordant subtilement des questions sociopolitiques comme le racisme et la discrimination. L'entretien explore également l'évolution des Quartiers Nord, marqués par une perte de mixité sociale, et révèle l'importance de la fiction comme «laboratoire d'empathie» permettant de préserver la mémoire collective. En effet, Aati défend une conception inclusive de l'identité marseillaise et témoigne du pouvoir transformateur de la littérature notamment à travers ses rencontres avec les lecteurs.

Rym Ben Tanfous dialogue enfin avec Insa Sané, qui révèle sa conception de l'art comme exploration de la condition humaine. L'auteur retrace son parcours artistique presque accidentel, du rap au roman, en passant par le théâtre et le cinéma, soulignant que l'écriture romanesque représentait pour lui un défi créatif ultime. Si la première partie de l'entretien explore le style de l'écrivain et ses riches influences littéraires, allant des auteurs du XIX^e siècle aux écrivains francophones, la seconde partie porte plus spécifiquement sur le sujet des émeutes, ainsi que sur les relations conflictuelles entre la police et la jeunesse des banlieues, notamment après la mort de Nahel Merzouk. Sané développe une analyse critique du traitement médiatique de ces événements, dénonçant un narratif sécuritaire qui minimise la violence policière tout en diabolisant les jeunes. Il établit également des parallèles historiques avec les mouvements de résistance comme les Black Dragons des années 1980 et critique la persistance des inégalités sociales malgré les apparences de progrès. L'interview se conclut sur les motivations personnelles de son déménagement au Sénégal, liées à sa volonté de protéger ses enfants des discriminations systémiques.

Dans ma préface au volume collectif *Intrangers* publié en 2011, j'exprimais alors l'espoir que les «intrangers» trouvent une place de premier plan en France, en faisant écho aux propos de Julia Kristeva, qui montrait à quel point l'Hexagone était accueillant envers les «étrangers» lorsqu'ils étaient des écrivains ou des artistes²⁰. Presque quinze ans plus tard, force est de constater que cela ne s'est pas encore avéré, comme le montrent les propos de ces autrices et auteurs. «À l'étranger je peux affirmer mon identité française sans hésitation, sans contestation», nous dit Ridha Aati. «Cette même affirmation sur le sol national devient paradoxalement problématique, comme si ma voix trahissait une illégitimité fondamentale. Cette dissonance est d'autant plus douloureuse qu'elle s'oppose à un attachement sincère, [...] malgré cette perpétuelle mise en doute de notre appartenance» (p. 302).

Au-delà du bilan, nécessairement provisoire, que cet ouvrage cherche à dresser, on espère qu'il pourra concourir à renouveler les approches critiques des mots et des images des périphéries. On espère qu'il contribuera à la valorisation des productions artistiques ayant pour sujet les marges. On espère, surtout, qu'il saura «participer à la réconciliation de la société française avec ses banlieues»²¹.

²⁰ Vitali (dir.), *Intrangers*, tome I, cit. p. 17. Cfr. Julia, Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988, p. 57.

²¹ Poinso, *Banlieues en (re)composition*, cit., p. 3.